

MEMOIRE DU PAYS

Glaudi Barsotti

Carles NAUDOT	2
Xavier NAVARROT	4
Laserina NEGRE	6
Loís NEGRE	8
Renat NELLI	10
Vincenç Francés NIEL (Voir Boquet Provençau)	

CARLES NAUDOT, LE DESSINATEUR DES SALINS-DE-GIRAUD

La Camargue commencera à représenter le mythe d'une Provence « pure », soi-disant préservée, avec le poème de Frederic Mistral « Mirèlha » (« Mireille »). Une sorte de terre mystérieuse et sauvage où l'on parlerait une langue devenue éternelle... Ce thème, probablement involontaire chez Mistral, sera repris après lui par le très grand écrivain qu'est Josèp d'Arbaud, et avec une folklorisation touristique banale, bien que contradictoirement cela ait mené au sauvetage de la race de taureaux et de chevaux camarges, par Folcò de Baroncelli-Javon, également écrivain occitan, mais de moindre importance.

Le résultat de cette mythification a poussé nombre d'amoureux de la Camargue, à écrire des poèmes sur ce delta, unique en son genre, qui est aujourd'hui heureusement un lieu protégé, malgré les abus commis par certains individus et politiciens au nom de la « démocratie ». Bien entendu, il s'agit le plus souvent d'écrivains mineurs, ce qui ne veut pas dire que leur œuvre soit forcément négligeable. C'est le cas avec Carles Naudot.

Celui-ci est né à Pertuis, dans le Vaucluse, le 26 février 1880. Il vient vivre à Arles à l'âge de 15 ans. Les beautés de la ville, la gloire de Mistral dont la cité de prédilection, l'orientent vers le *Félibrige* qui est relativement bien implanté à l'époque dans la région du Bas-Rhône. C'est sous l'impulsion des félibres Loïs Charrasse, instituteur public, originaire de Beaumont-d'Orange (Vaucluse) et fondateur de l'*Armanac dau Vantor (Almanach du Ventoux)* et Enric Eyssette, né à Manduel (Gard), qui fut durant de nombreuses années baile du mas de Vers, en Camargue, puis aida Mistral lors de la création du Museon Arlatenc (Musée Arlésien), que Carles Naudot devint félibre.

Engagé comme dessinateur aux usines Sovay, aux Salin-de-Giraud, il accomplira là toute sa carrière. Il se marie en 1906 avec l'une des filles du célèbre manadier Cristòu Yonnet. Il décède, si mes renseignements sont exacts, en 1948.

Il consacra ses loisirs à l'illustration de ce qu'il est convenu d'appeler les traditions camarguaises, mélange de traditions authentiques et de créations fantaisistes effectuées par le marquis de Baroncelli-Javon. Surtout, et c'est son principal mérite, il a eu une action en faveur de la langue d'oc, ce qui dépasse le cadre de la seule Camargue et en fait un militant de la défense de notre culture. Ainsi, en 1905, il fonde avec l'aide de Glatier, un gardian, et de quelques amis, l'*Escòla Felibrenca dei Mascles de Camarga (École Félibréenne des Mâles de Camargue)*, dont il est le « cabiscòu » (« président »).

Il commence à publier ses poèmes dans l'*Armanac dau Vantor* à partir de 1906. En 1932, il collabore à l'ouvrage intitulé « Florilègi de la Nacion Gardiana » (« Florilège de la Nation Gardiane »). Ce livre est assez médiocre dans l'ensemble, ce qui montre combien est difficile le genre inauguré par Josèp d'Arbaud car les copies sont très loin de l'original.

Toutefois, il convient de dire que le texte qu'y donne Carles Naudot est très valable et l'un des meilleurs de l'ouvrage. Certains de ses poèmes ont été mis en musique, tel « La saladèla » (« La statique », c'est une plante de Camargue).

Auprès de poèmes d'amour, Carles Naudot célèbre les « buous », et naturellement, la Camargue et ses paysages tel « Bèu Duc (« Beauduc ») ; avec sa plage et son phare. Dans le poème « Mon pati », « Pati » étant le nom d'un taureau de la manade Yonnet qu'il aimait particulièrement, il y a toute la complicité de Carles Naudot, l'homme civilisé, avec la bête sauvage qui partage cette affection en venant vers lui pour se faire caresser. Une leçon de tendresse dont beaucoup de tueurs qui utilisent les mots « chasseur » ou « berger » pour cacher leur saloperies, devraient s'inspirer (rien à voir bien entendu avec les chasseurs et les bergers authentiques !). Et c'est un très beau poème.

Certes, Carles Naudot n'atteindra jamais à la grande poésie comme d'Arbaud, mais par sa simplicité, son authenticité, il parvient à nous émouvoir et à nous faire partager son amour de la Camargue et de sa langue qui sont inséparables.

LE CHANSONNIER BÉARNAIS XAVIER NAVARROT

Dans la première moitié du XIX^e siècle, la renaissance occitane se développe essentiellement en zone méditerranéenne, de Nice à Béziers, mais elle comporte aussi, outre des individus isolés comme Jasmin, quelques foyers moins importants : Bordeaux, Toulouse, Béarn. Cette dernière région deviendra d'ailleurs ensuite un foyer majeur de création, et elle le demeure actuellement.

Il faut dire qu'elle bénéficiait de la notoriété de l'ancêtre Ciprian Despourrins (1698-1759), chansonnier qui connut un très grand succès et sur lequel je reviendrai une autre fois. Ainsi, nombreux ont été les imitateurs de Despourrins. Le plus célèbre, qui n'a d'ailleurs rien d'un vulgaire imitateur mais au contraire a su parfaitement se démarquer du modèle, est Xavier Navarrot, né à Oloron (Pyrénées Atlantique), le 24 février 1799, dans une famille bourgeoise. Son père, commerçant en laine, avait en effet amassé un petit capital et sa mère, originaire de Luc de Béarn était issue d'une famille de riches paysans. Cette aisance lui permettra plus tard de vivre sans souci matériel. Il va à l'école à Oloron, puis au lycée de Pau et à Toulouse où il obtient le baccalauréat. Son père qui veut en faire un avocat l'envoie à Paris étudier le droit. Mais là, il fréquente plus les tavernes que les bancs de la faculté. Il revient à Oloron en 1820, et repart à Paris deux ans plus tard afin de faire des études de médecine. Il préfère s'occuper surtout de politique et se lie avec le chansonnier Béranger qui est alors au sommet de sa gloire. Il n'achève pas ses études de médecine et il revient définitivement en Béarn quelques années plus tard ; il s'installe dans la maison de sa mère, à Passamà, près de Luc de Béarn, où il vivra de ses rentes. Il y accueillera ses amis pour de joyeuses fêtes, mais il se tiendra toujours au courant des événements tant nationaux qu'internationaux et il soutiendra toujours les idées nouvelles. En 1830, il accueille avec enthousiasme la révolution qui sera confisquée par la bourgeoisie ; il constitue le type de l'intellectuel libéral d'alors. Il tente sans succès de se faire élire député en 1848 et il s'oppose au coup d'état du 2 décembre 1851 du prince-président Louis-Napoléon. Il meurt le 23 décembre 1862.

Il est certes un disciple de Béranger qu'il considère comme un maître, et les chansons politiques qu'il donnera en constituent la preuve. Mais, il reconnaît la dette qu'il a contractée auprès de Despourrins auquel il adresse un bel hommage. Il s'éloigne cependant rapidement des chansons sentimentales de ce dernier pour se montrer pleinement original. Les pièces les plus intéressantes pour nous aujourd'hui sont celles qui présentent le Béarn de l'époque et la façon de vivre des habitants. Le grand mérite de ses chansons réside dans leur réalisme : il évacue les « bergeries » à la française, les chansonnettes idylliques pour montrer la vie authentique de la société gasconne. Il célèbre les femmes du peuple, les ouvrières, les laveuses de laine avec leurs langues bien pendues semblables à celles des « bugadieras » (« laveuses de linge »).

Démocrate, il s'engage dans l'écriture politique à partir de 1830. Il espère que la monarchie bourgeoise reprendra la tradition bonapartiste, continuateur au moins dans ses idéaux de liberté, de la Révolution. Et il dit son émotion devant l'emprisonnement des républicains au moment du coup d'état du futur Napoléon le Petit dans la chanson « A ! Maudit sia l'ausethèr » (« Ah ! Maudit soit l'oiseleur »). Il est anticlérical, et en cela il est dans la ligne de Béranger. Ainsi, il s'en prend aux fils de Saint Ignace (les Jésuites), et il polémique avec l'archevêque ultramontain de Toulouse, le cardinal d'Astros. Il se moque des curés.

De son vivant, Xavier Navarrot n'a pas connu une gloire égale à celle de Despourrins. La plupart de ses chansons et dialogues ont été publiés en feuilles volantes, et c'est en 1834 qu'il sortira le recueil « Estreas bearnesas au profiet deus praubes » (« Étrennes béarnaises au

profit des pauvres ») qui ne fut pas accueilli aussi bien qu'il l'aurait souhaité. C'est après sa mort que cet ouvrage ainsi que des pièces choisies ont fait l'objet d'une réédition, la dernière étant à ma connaissance celle du *Centre d'Estudis Occitans* de la Faculté des Lettres de Montpellier en 1970. Il serait souhaitable qu'une édition critique de l'ensemble de l'œuvre de Xavier Navarrot soit entreprise.

Car si la langue pêche parfois par de nombreux francismes, elle est incontestablement très poétique. Cette œuvre qui proteste contre toutes les hypocrisies est pleine de santé, elle demeure encore actuelle et mérite de survivre à son auteur.

L'ÉPICIERÈ LASERINA NEGRE, DE MANÒSCA

Avec Magdalena Laserina Negre, plus connue sous le pseudonyme de Laserina de Manòsca, nous avons encore un exemple d'une personne issue du peuple et qui a acquis la conscience de la dignité de sa langue et de sa culture. Qui a su se faire respecter.

Laserina Negre est née à Manosque (Alpes-de-Haute-Provence, alors Basses-Alpes), le 25 juin 1848, dans une famille paysanne. Elle y coule des jours heureux qu'elle évoquera d'ailleurs avec nostalgie dans certains de ses poèmes. Elle se marie à 15 ans avec un ouvrier tanneur, Eugèni Pourcin qui en a 30. Elle ne s'entend pas avec son mari qui la brutalise, et lorsque la loi sur le divorce est rétablie en 1884, malgré l'opposition de l'Église qui considérait qu'il s'agissait d'un acte infamant elle n'hésite pas : en dépit des préjugés répandus dans le peuple, elle divorce. On soulignera à ce propos le courage de Laserina qui, sans en avoir probablement conscience, faisait ainsi progresser la cause des droits des femmes.

Elle part vivre à Marseille avec sa jeune sœur Rosalia, fille-mère comme l'on disait alors, du jeune Baptistin. À force de travail, les deux sœurs parviennent à acquérir un magasin d'épicerie sur le marché des Capucins. Là, elles vendaient des légumes et des fruits, des conserves, des bouteilles de vin et d'apéritif, de la volaille et du gibier. Cette activité très prosaïque comme on le voit, leur permettait de gagner leur vies à la condition de commencer le travail très tôt le matin et le terminer tard dans la soirée.

Cependant, d'une part elle était dévorée par le démon de la poésie, de l'autre, son travail l'épuisait. En 1897, les deux sœurs cèdent leur magasin et se retirent dans la villa « Magalí », une sorte de grand cabanon plutôt, qu'elles possèdent et qui se trouvait à l'extrémité du boulevard Chave, entre le Jarret et la gare de la Blancarde, au milieu des jardins, des arbres et des prés qui couvraient alors ce quartier et dont aujourd'hui ne subsistent que quelques lambeaux. Malade, elle s'éteint le 3 novembre 1899, âgée seulement de 51 ans. Elle sera enterrée à Manosque, le lieu où elle était née. C'est vers 1880 que Laserina de Manòsca avait commencé à écrire en occitan après quelques essais en français. Mais c'est seulement en 1891 qu'elle s'est décidé de publier des poèmes dans *La Sartan (La Poêle)*, le journal fondé par Gabrieu Guerrera et Pascau Cros, probablement sur les instances de ce dernier. Et elle poursuivra cette collaboration jusqu'à sa mort. Par ailleurs, elle collaborera aussi à diverses publications occitanes, notamment à *L'Alhòli*, le journal fondé par Frederic Mistral, *Lo San-Janenc (L'habitant de Saint-Jean)*, ainsi qu'à divers almanachs.

Il faut dire que si Laserina de Manòsca était devenue une amie de Frederic Mistral qui lui rendait visite chaque fois qu'il venait à Marseille, et était inscrite au *Félibrige*, elle était liée avec les trobaires populaires de Marseille. D'ailleurs, comme on l'a vu, elle écrivait dans leurs publications. Pour elle, l'amour de la langue passait par tous ceux qui la parlaient et l'illustraient, même si leurs idées politiques n'étaient pas les mêmes que les siennes. Car politiquement, elle se situait dans le camp républicain et progressiste qui avait rétabli le divorce dont elle avait bénéficié. Elle savait lier dialectiquement le fait national au fait social.

C'est Laserina de Manòsca qui avait recommandé à Mistral le jeune Loïs Roux, excellent poète, et qui avait soutenu l'entrée au *Félibrige* d'August Touar, un trobair qui lui aussi demeurait pourtant très indépendant.

Elle a écrit tant des poèmes que des textes en prose dans une langue excellente. Elle exprime les joies et les peines de la vie, généralement en rapport avec la nature, qu'il s'agisse de la description des paysages ou du temps qu'il fait, tout cela en rapport avec son enfance passée à la campagne. Et elle dit son regret de devoir vivre à Marseille, la grande ville qu'elle comptait d'ailleurs quitter pour se retirer à Manosque. Nostalgie donc d'un certain mode de vie. Mais cela est amené très naturellement, d'où le plaisir de lire ces créations qui n'ont rien

de forcé ou d'artificiel et se démarquent de la sous-littérature félibréenne, qui s'applique aux imitateurs serviles des grands auteurs.

En 1902, a été publié un recueil d'un choix de son œuvre, « Remembranças » (« Souvenirs »), qui je le souligne et conforte ce que j'indiquais précédemment, contient essentiellement des textes publiés dans *La Sartan*. Il serait souhaitable de disposer aujourd'hui d'un choix actualisé des écrits de Laserina de Manòsca, Laserina Negre, cette femme du peuple, « féministe » à un moment où ce terme n'avait pas encore cours.

LOÏS NEGRE, LE TROBAIRE CAFETIER

Parmi les collaborateurs du journal fondé par Père Mazière et le futur député socialiste Antida Boyer en 1877, *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*, se trouvait outre Pascau Cros, le fondateur quelques années plus tard, en 1891, avec Gabriellu Guerriera, du journal *La Sartan (La Poêle)*, Loïs Negre. Ce dernier était le plus jeune de ceux qui avaient rejoint la nouvelle équipe de *Lo Tròn de l'Èr*. Et comme Pascau Cros est né en 1859, et que Loïs Negre commence à collaborer à ce journal en 1879, on peut penser qu'il né en 1860, probablement à Marseille.

Je donne cette précision car pour l'instant je n'ai pu trouver que peu de renseignements sur Loïs Negre, et en particulier ni sa date de naissance, ni celle de sa disparition.

Cedi dit, au témoignage d'un collaborateur anonyme de *Lo Tròn de l'Èr*, Loïs Negre était un jeune homme mince, assez grand, dont le métier devait être meunier. Profession identique donc à celle du père de Pascau Cros. Loïs Negre et Pascau Cros vivaient tous deux semble-t-il dans le même quartier, entre Saint-Louis et Saint-Antoine puisque ce dernier, né à Notre-Dame-de-Septèmes demeurait dans le moulin exploité par son père, aux Ayalades. La mère de Loïs Negre en effet, tenait une buvette à la Petite Viste, toujours dans ce quartier. Lorsqu'il se marie, vers 1890, il prend une buvette au coin du Grand Chemin d'Aix et de la place d'Aren. Il a une fille qui malheureusement meurt en juillet 1891. En 1896, il est le père d'un garçon.

En 1900, c'est à Saint-Antoine, au commencement du village, juste après les rails du chemin-de-fer, qu'il tient le Café de la Gare. Et il a mis sur la devanture un quatrain en occitan :

« Tu que passes, arrèsta-ti :
« Acamparàs bòn apetés,
« E de mon ostau, camarada,
« Mi n'en faràs la renomada ! »

(« Toi qui passe, arrête-toi / Tu auras bon apétit, / Et de ma maison camarade, / Tu en diras le renommée. »)

En 1904, il quitte Saint-Antoine et vient s'installer dans un autre bar, au 251 de l'avenue d'Aren. Et là, nouvelle annonce en occitan sur la devanture : « Diga-li que vengue ! » (« Dis-lui de venir ! »). Il est alors entré dans la quarantaine, et c'est le moment où je perds complètement sa trace.

Loïs Negre a débuté donc dans *Lo Tròn de l'Èr* en donnant des jeux, un peu comme avait fait Pascau Cros, son ami intime car celui-ci le cite souvent, qui lui a débuté par ce qu'il appelait des fables-fusées. En dehors de quelques textes en prose, c'est surtout la rime qui paraît l'intéresser. Et il faut reconnaître qu'il dispose pour cela d'une certaine facilité, encore que celle-ci soit surtout d'inspiration amoureuse. Dès le numéro 2 de *La Sartan*, il assure Pascau Cros, de sa collaboration s'il en a besoin.

Outre *Lo Tròn de l'Èr* et *La Sartan*, Loïs Negre a aussi donné des textes dans d'autres revues, dont *Lo Brusca (La Ruche)*. Mais il est évident qu'il se veut trobaire et que la compagnie des félibres ne correspond pas à son inspiration. Ce qui se comprend étant donné ses origines sociales.

Il est regrettable que Loïs Negre, peut-être pour des raisons familiales, n'ait pas poursuivi sa création occitane, car le peu que nous en connaissons montre qu'il avait l'étoffe d'un vrai poète et non d'un simple rimailleur. Le ton d'ailleurs, rappelle un peu celui de

Pascau Cros, son ami. Ce qui nous reste de œuvre, certes mince, est loin d'être négligeable en ce qui concerne la qualité.

RENAT NELLI, POÈTE ET SPÉCIALISTE DES TROUBADOURS ET DU CATHARISME

Renat Nelli est un grand intellectuel contemporains internationalement reconnu. Il est né à Carcassonne le 20 février 1906 dans une famille d'origine florentine. Son père, architecte, amateur d'art, bibliophile, avait une grande culture. Sa mère, meurt alors qu'il n'a que 10 ans. L'un des ses oncles était sculpteur et l'enfant grandit dans une maison bourgeoise i ressemblant à un musée. Après des études assez laches au lycée de Carcassonne, il en fait de plus sérieuses à Paris et à la Faculté de Toulouse où il obtient une licence de philosophie.

Il doit gagner sa vie et entre dans l'éducation nationale. Devenu professeur de lettres et de philosophie au lycée de sa ville natale, il donne ensuite des cours d'ethnographie à la Faculté des Lettres de Toulouse. Il meurt à Carcassonne le 10 mars 1982.

C'est là qu'il fait la connaissance de Joë Bousquet qui s'y est retiré, paralysé suite à ses blessures de la guerre 14-18, et il devient son disciple le plus proche ; il rencontre beaucoup de personnages qui se feront un nom dans la littérature comme par exemple Gaston Bonheur. Ouvert à toutes les disciplines de l'esprit, après avoir collaboré à la revue *Chantiers*, il continuera dans *Les Cahiers du Sud*, collaborant au fameux numéro de 1943 consacré au « Génie d'Oc et l'homme méditerranéen ».

Le catharisme aura pour lui un grand intérêt, et avec Deodat Roché, il travaillera dans la *Société d'Études Cathares*, devenant l'un des exégètes du catharisme qu'il a contribué à faire connaître au grand public à travers la publication de plusieurs études.

Ethnographe et ethnologue de terrain, il monte le *Groupe Audois d'Études Folkloriques* qui publiera durant 35 années la revue *Folklore*. Il participe à des études archéologiques et devient conservateur du musée de Carcassonne.

Il connaissait l'occitan mais n'avait pas l'habitude de le parler et de l'écrire. Il prend contact avec le linguiste Loïs Alibert qui venait de publier en 1935 sa « Gramatica occitana », l'étudie et parvient à une parfaite maîtrise de la langue. À l'époque de l'occupation, avec Ismaël Girard et Max Rouquette, il assure la parution de la revue *Òc*, et en 1942-43, il est président de la *Societat d'Estudis Occitans*. En 1945, avec Jean Cassou, Tristan Tzara, Camil Soula et quelques autres, il sera l'un des fondateurs de l'*Institut d'Estudi Occitans*.

Il soutient en 1963, une thèse de lettres sur l'érotique des Troubadours qui est une analyse très fine de la poésie amoureuse dans la littérature occitane du Moyen-Âge et une étude minutieuse des mécanismes de l'art des Troubadours.

En 1942, il commence une création poétique en occitan après celle en cours en français, traitant les deux langues sur un plan de stricte égalité. En 1981 est publiée l'ensemble de son œuvre poétique occitane.